

V

QUITTE OU DOUBLE

complissement de votre destinée. Moi, je vous quitte ; n'essayez pas de me retenir, ni de m'interroger ; car je ne pourrais rester un moment ni répondre un mot sans désobéir à quelqu'un... à qui nous devons tous deux obéissance... Adieu.

Un attendrissement irrésistible gagnait le vétéran. Il passa sa main calleuse sur ses yeux, frotta du revers de son habit ses moustaches grises, secoua de nouveau la main de Napoléon Potard ; et avant que celui-ci, tout étourdi des émotions de la nuit, eût songé à l'arrêter, il lui tourna le dos et disparut derrière un arbre. Bientôt, le bruit de ses pas se perdit dans l'éloignement et l'obscurité.

Notre héros, resté seul, sentit passer sur son front brûlant l'air froid et humide ; peu à peu il sortit de ce vague étonnement où il était plongé comme s'il eût été le jouet d'une hallucination bizarre. Alors il se rendit compte de ce qu'il avait éprouvé ; il réfléchit, il s'interrogea, et il se trouva plus calme qu'en sortant de chez madame de Tresmes ; le spectacle auquel il venait d'assister avait réagi contre sa colère et son orgueil.

Aussi, lorsqu'il rentra chez lui, accablé de fatigue, il avait déjà rejeté bien loin ces deux fardeaux si lourds pour les âmes jeunes, le désespoir et la haine. Il s'endormit, à demi réconcilié avec la vie... et peut-être avec Bénédicte.

Le lendemain matin on lui remit une lettre ; il tressaillit en reconnaissant l'écriture : la même main mystérieuse, qui lui avait déjà écrit à Plombières, avait tracé cette fois, en caractères élégants et microscopiques, les mots suivants :

"Vivre, c'est souffrir, mais c'est espérer.

"Aimer, c'est souffrir, mais c'est pardonner.

"Espoir ! pardon ! et n'oubliez pas
"Ville-d'Avray, et le 10 juin 1835."

Dans cet hôtel de Tresmes, où nous avons vu une aimable femme faire les honneurs de son salon à l'élite de Paris, il se passait, quelques mois plus tard, une scène bien différente. Bénédicte, brisée de fatigue, les yeux rougis par les angoisses et les veilles, était assise près d'un petit lit, dont elle soulevait de temps à autre les blancs rideaux pour contempler avec une anxiété douloureuse une belle et pâle enfant qui dormait d'un sommeil pénible. Cette enfant, c'était Marie, sa fille, qu'une fièvre nerveuse avait tenue pendant quinze jours entre la vie et la mort. Quoiqu'elle eût à peine douze ans, il y avait entre Marie et sa mère une si intime union, qu'elles vivaient, pensaient, respiraient ensemble. C'était de part et d'autre un de ces amours infinis qui ont quelque chose d'effrayant comme les abîmes où l'oeil se perd, un de ces sentiments immenses qui, en se brisant, emportent tout, l'âme qui s'en va et le cœur qui reste.

Dès que Marie avait ressentie les premières atteintes, madame de Tresmes s'était installée auprès d'elle et ne l'avait plus quittée. Chaque jour, Récamier la retrouvait à la même place, soignant sa fille sans relâche, avec un mélange de lucidité et de passion, d'ardeur et de sang-froid qui émerveillait le docteur. Elle le comprenait à demi-mot, lui décrivait chaque symptôme et chaque incident, allait au-devant de ses ordonnances, et, grâce à ce miracle de tendresse dont les mères ont seules le secret, elle s'identifiait tour à tour avec le médecin pour savoir ce qui pouvait soulager Marie, et avec Marie pour deviner ce qu'elle souffrait. Aussi, Récamier lui disait-il souvent : Je vois, Madame, que j'ai deux